

Anthropologie et Sociétés



Michael YOUNG et Peter WILLMOTT : Le village dans la ville, traduit de l'anglais par Anne Gottman avec la collaboration de Bernard d'Hellencourt, Centre Georges Pompidou / CCI, Paris, 1983, 255 p.

Normand Leavy

Volume 9, Number 1, 1985

Utopies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006248ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006248ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leavy, N. (1985). Review of [Michael YOUNG et Peter WILLMOTT : Le village dans la ville, traduit de l'anglais par Anne Gottman avec la collaboration de Bernard d'Hellencourt, Centre Georges Pompidou / CCI, Paris, 1983, 255 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 9(1), 141–145. <https://doi.org/10.7202/006248ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

aussi d'autonomie financière, la réinsertion du migrant dans le cadre des relations aînés/cadets est difficile. Les jeunes qui reviennent embrassent leur propre version de l'islam qui leur permet de contrer le système dans une certaine mesure. Ce sont là des données nouvelles et, quant à moi, je trouve que l'auteur est trop modeste dans l'appréciation de son travail. Le meilleur compliment que je pourrais faire à cet ouvrage est simplement ceci : lorsqu'un étudiant intéressé aux Dogons viendra me demander par quoi commencer, je lui conseillerai ce livre, puis celui de Denise Paulme; l'étudiant sera ensuite assez bien armé pour se débrouiller tout seul, d'autant plus que le livre donne une bonne bibliographie en annexe.

Un mot encore à propos du style. L'auteur a lu toute une série de ses collègues « marxistes » et « substantivistes »; il les a bien lus mais il s'est abstenu de jargonner comme certains d'entre eux. La preuve est faite qu'on peut discourir d'économie en français et rester clair.

Jean-Claude Muller
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Michael YOUNG et Peter WILLMOTT : *Le village dans la ville*, traduit de l'anglais par Anne Gottman avec la collaboration de Bernard d'Hellencourt, Centre Georges Pompidou / CCI, Paris, 1983, 255 p.

Ce livre est la traduction française de *Family and Kinship in East London*, publié à Londres en 1957. Ce classique de la littérature sociologique constitue une excellente introduction à l'étude de la famille et de la parenté en milieu urbain industrialisé. L'ouvrage a été réalisé dans le contexte de la rénovation de certains quartiers de la ville de Londres dans les années 1950. Au départ les auteurs voulaient mieux connaître la vie et les aspirations des familles ouvrières touchées par ces rénovations de façon à mieux répondre à leurs besoins véritables. Ils ont été amenés à examiner les conséquences du relogement des familles dans des secteurs autres que ceux où elles étaient jusque-là habituées à vivre. À cette époque à Londres, on voulait détruire les taudis de façon à donner aux familles des conditions de vie plus décentes en leur offrant des appartements neufs dans des immeubles en hauteur situés dans de nouveaux quartiers ou des maisons en banlieue. Ces changements effectués par des organismes publics bien intentionnés ne se sont pas toujours avérés efficaces car en même temps qu'ils soulageaient certains problèmes d'ordre matériel ils en créaient d'autres plus graves d'ordre social. Les conséquences les plus graves de ces changements sociaux ont été vécues dix ou vingt ans plus tard et n'avaient pas été entrevues par les planificateurs de l'époque. Les auteurs avaient dans leur ouvrage proposé des solutions réalistes qui n'ont pas été suivies par les autorités politiques. C'est ce qui fait dire à Peter Willmott dans sa préface à l'édition française de 1983, que « Si la leçon avait été tirée dès les années 1950, Londres et les autres villes britanniques auraient peut-être ainsi pu s'éviter « l'anomie » et la violence qui s'est manifestée dans les émeutes de 1981 ». Je crois que non seulement l'Angleterre mais également presque tous les pays industrialisés de l'époque, incluant le Québec, auraient pu tirer profit de la lecture de ce livre. Il s'agit encore là malheureusement d'un exemple de l'ignorance, et du mépris même parfois, que manifestent certains politiciens et certains fonctionnaires envers la recherche en sciences sociales. Si on avait pris plus au sérieux à l'époque les conclusions de cette recherche il aurait été possible d'économiser des milliards de dollars à travers le monde en créant des con-

textes sociaux plus riches, moins anomiques et beaucoup moins générateurs de problèmes de toutes sortes. La solution toute simple, consistait à tenir compte du tissu social, des réseaux de parents, d'amis et de voisins dans les politiques de relocalisation. Les autorités de l'époque croyaient à tort qu'en milieu urbain le groupe de parenté n'existe plus. La découverte essentielle des auteurs est de nous faire voir comment dans un des quartiers ouvriers du secteur est de la ville de Londres, Brethnal Green, le réseau des parents, des amis et des voisins, constituait une communauté vivante, riche et dynamique dans le cadre de laquelle les individus pouvaient tirer d'énormes satisfactions personnelles. En contrepartie ils montrent également que la relocalisation dans d'autres quartiers, telle que réalisée à Londres à cette époque a contribué à détruire ce tissu social, fruit de plusieurs générations. Dans leur livre, les auteurs ont examiné les conséquences sociales et culturelles des changements dûs à la modernisation de la ville. Ils ont pour ce faire comparé la vie à Brethnal Green à celle d'une banlieue récemment construite, Greenleigh. Dans un souci de rigueur scientifique, ils n'ont comparé avec Brethnal Green que des familles de Greenleigh provenant de Brethnal Green.

Le livre se divise en deux parties. La première sert à décrire le réseau social tel qu'il existe à Brethnal Green. On y examine les relations : maris et femmes, mères et filles, maris et mères, le logement, la famille et l'économie, la parenté et la communauté. La seconde partie contient un ensemble de comparaisons entre la vie sociale et culturelle de Greenleigh et celle de Brethnal Green. Tout au long de leur ouvrage également, la vie existant à Brethnal Green est comparée à celle d'autres communautés britanniques actuelles ou ayant existé dans le passé. De plus, on retrouve plusieurs références à différentes populations traditionnelles et primitives étudiées par les anthropologues.

La principale découverte des auteurs est qu'à Brethnal Green comme dans les sociétés traditionnelles et primitives, il existe un réseau communautaire riche et dense fondé en grande partie sur la famille et la parenté. Brethnal Green constitue un très vieux quartier ouvrier du secteur est de la ville de Londres où l'on retrouve une multitude de petits ateliers d'artisans et quelques grandes industries. Une population ouvrière passablement homogène a longtemps vécu dans ce quartier et est à l'origine d'une culture originale qui s'est transmise de génération en génération. Il n'est pas rare de rencontrer à Brethnal Green des personnes vivant dans les mêmes maisons que leurs ancêtres et exerçant les mêmes métiers aux mêmes endroits. On découvre dans ce quartier une prédominance de la famille élargie et de la résidence matrilocale; les couples s'établissent avec les parents de la femme ou tout à proximité. Le logement, une denrée rare dans le quartier, est souvent obtenu par la mère pour sa fille. C'est elle qui fait jouer sa réputation personnelle auprès des propriétaires pour « pistonner » sa fille. Cette pratique coutumière admise culturellement favorise le regroupement des familles et par là leur stabilité. Les relations entre les générations y sont fortes surtout celles qui unissent les mères et les filles. La relation mère-fille constitue la pierre angulaire du système de parenté et de toute la culture qui lui est liée. Tous les membres de la famille se rencontrent chez la mère et gravitent autour d'elle. La parenté par les femmes surtout est la plus reconnue. Les hommes sont moins près de leurs propres familles et sont plus souvent en relation avec les parents de leurs femmes.

Les grands moments de la vie tels : la naissance, le mariage et la mort sont des occasions privilégiées pour rencontrer les membres de la parenté venus exprimer leur solidarité et leur attachement les uns pour les autres. Entre autres, ceux qui assistent aux enterrements et aux mariages constituent normalement le plus large de parents avec lesquels le contact est maintenu. La stabilité des relations sociales est en partie maintenue par une économie très diversifiée, fondée sur une multitude de petites entreprises permettant à chacun de trouver un travail qui lui plaise à proximité. Tout comme les mères « pistonnent » leurs filles auprès des propriétaires de logements, les pères « pistonnent » leurs fils auprès des employeurs. Ce phénomène contribue à maintenir une bonne stabilité communautaire et confère aux réseaux existants un certain contrôle sur leur devenir.

Dans le secteur de la manutention des marchandises dans le port maritime par exemple, les hommes s'organisent en équipes familiales, les plus âgés étant le plus souvent responsables d'équipe. Ces équipes constituent des groupes naturels au sein desquels les fils succèdent aux pères. Même les syndicats cautionnent cette pratique, certaines sections syndicales proposant pour les emplois offerts, exclusivement les fils des membres syndiqués à moins que ceux-ci ne soient en nombre insuffisant. La famille et le travail donc, s'interpénètrent pour donner le sens d'une vie communautaire véritable, globale et non fragmentée.

Une autre découverte importante des auteurs est à l'effet que la parenté, loin d'exclure les liens avec l'extérieur contribue largement à les promouvoir, les parents constituant des intermédiaires avec les autres habitants du quartier. Tous ces gens qui font partie de la communauté d'un quartier se rencontrent fréquemment soit dans la rue, au marché ou au pub qui, soit dit en passant, constitue l'une des principales institutions intégratrices de la communauté. Les gens se situent les uns par rapport aux autres la plupart du temps en utilisant une ou plusieurs relations de parenté comme l'ami du frère, la voisine de la mère etc. Le coin de rue avec ses commerces, ses pubs et ses maisons d'ouvriers constitue une unité résidentielle et sociale très importante. Les résidents du coin de rue forment une sorte de « village » de 100 à 200 habitants qui développent un fort sentiment d'appartenance. Par exemple, certains de ces coins de rues possèdent leur petit mémorial honorant leurs habitants morts au champ de bataille lors de la première guerre mondiale. Ce fort sentiment d'appartenance au quartier ou au coin de rue dérive du fait que les familles y vivent depuis longtemps. La presque totalité d'entre elles y vivent depuis plusieurs générations.

La seconde partie du livre, moins riche que la première du point de vue ethnographique, apporte de nombreux éléments de comparaison entre la vie à Brethnal Green et celle qui prévaut à Greenleigh. Les gens viennent habiter en banlieue surtout pour la maison et le petit terrain tout autour. Cela constitue pour eux une nette amélioration par rapport aux taudis qu'ils habitaient auparavant. Les bénéficiaires des nouvelles maisons sont précisément sélectionnés parce qu'ils habitent les maisons les plus surpeuplées et les moins salubres du quartier.

À Greenleigh prédomine la famille nucléaire au détriment de la famille élargie et de la parenté. Les contacts entre les différents membres du groupe familial diminuent rapidement à cause de la distance géographique qui les sépare. Il devient difficile voire même impossible de se rencontrer régulièrement même si les fins de semaine, les vacances et les fêtes sont consacrés à cette fin. La vie à Greenleigh est une vie solitaire où les gens se croisent sans se connaître. La famille nucléaire se replie progressivement sur elle-même et l'essentiel de la communication avec l'extérieur s'effectue par l'intermédiaire de la télévision. Les femmes ont particulièrement été touchées par l'ennui inhérent à ce nouveau mode de vie. Jadis en contact journalier avec sa famille, la femme se voit maintenant souvent réduite à tourner en rond dans sa maison de banlieue. Plusieurs d'entre elles ont décidé de se trouver un emploi du moins à temps partiel. Les mères ont perdu leur pouvoir face aux autorités dans le domaine du logement. Les organismes municipaux ou nationaux se préoccupent peu du critère de la famille dans leur politique de relocalisation et de distribution des logements ce qui a évidemment pour effet de détruire souvent irrémédiablement le tissu social existant. Les familles se sentent ainsi de plus en plus impuissantes face aux politiques gouvernementales. Comme le soulignent avec justesse les auteurs « aussi bien à la mairie qu'à la préfecture, le piston n'a pas valeur de tradition consacrée, c'est du népotisme ». Tout ceci a pour conséquence directe un affaiblissement des réseaux de support. Les familles maintenant doivent se tourner vers les services professionnels offerts par diverses agences privées ou publiques, que ce soit pour obtenir un emprunt, de l'aide en cas de maladie, des services de garderie etc. De cette façon, les fonctions de la famille et de la parenté s'amenuisent de plus en plus. L'entraide entre voisins est réduite au minimum car il n'existe pas de communication entre eux. Les

voisins hésitent à s'échanger des services car ils craignent la dépendance envers des étrangers. La communication avec les gens des alentours ne peut s'amorcer car il n'y a pas d'institutions intégratrices comme le marché ou le pub. Chacun reste chez soi, et les personnes ne se connaissent que par les biens de consommation qu'ils peuvent étaler : maison, automobile, vêtements etc. C'est ainsi que la personnalité des individus est évaluée en fonction du seul critère facilement accessible : l'argent. À Brethnal Green comme dans toutes les communautés véritables, l'évaluation de la personnalité est un processus beaucoup plus subtil. Une personne peut posséder un statut peu élevé quant à l'instruction mais élevé comme joueur de fléchettes, peu élevé comme marchandeur mais élevé comme conteur d'histoires etc.

Les auteurs se demandent enfin si Greenleigh pourrait avec le temps devenir comme Brethnal Green. Ils en doutent car déjà les espaces de logements se font rares ce qui force les enfants à aller s'établir ailleurs. En outre, la structure industrielle à proximité de Greenleigh ne sera pas apte à absorber la main-d'œuvre abondante et diversifiée qui sera disponible dans quelques années. Enfin, comme les jeunes n'ont pas connu la vraie vie communautaire ils semblent préférer la mobilité à la stabilité.

En conclusion donc, à Brethnal Green existait une véritable communauté dont n'ont pas tenu compte les responsables des projets de rénovation urbaine. Il aurait été préférable d'opérer un transfert dans les nouvelles habitations par rues entières et par regroupements de parenté ce qui aurait permis à la ville de se reconstruire sans gaspiller les fruits de la cohésion sociale. Ceci n'ayant pas été réalisé on a créé des quartiers anoniques sans vie communautaire et sans âme qui constituent souvent aujourd'hui des foyers de violence et de misère sociale.

Au niveau méthodologique, les auteurs combinent une approche qualitative avec une approche quantitative, l'une servant à renforcer l'autre. Les données ont été obtenues surtout à partir d'entrevues auprès de couples mais également à partir d'observations sur les lieux. Les statistiques utilisées sont simples et servent à confirmer les régularités observées. Jamais les chiffres n'alourdissent le texte et les auteurs les utilisent judicieusement. Malgré certaines faiblesses tels des échantillons qui ne sont pas parfaitement comparables et des techniques statistiques de comparaison insuffisantes, l'ensemble de l'argumentation s'y avère cependant très convaincante. L'ouvrage présente des lacunes au niveau de certains aspects de la vie sociale. Entre autres, les auteurs auraient pu développer davantage le domaine de la vie politique. Le livre contient en effet peu d'informations sur l'articulation des groupes de parenté et du quartier au niveau municipal ou national. Enfin, le rôle de la religion et de la confessionnalité n'a pas été abordé. Toutefois dans le cadre d'un ouvrage comme celui-ci il est presque inévitable de mettre l'accent sur certains aspects au détriment d'autres.

Dans l'ensemble le livre est excellent et d'une lecture très agréable. La méthode de présentation rend le texte vivant et dynamique. L'ouvrage pourrait encore inspirer de nombreuses recherches dans nos quartiers urbains actuels. Les auteurs présentent des arguments en faveur de l'existence de la parenté en milieu urbain industrialisé. Toutefois il ne faut pas se méprendre car Brethnal Green constitue un très vieux quartier ouvrier comme il en existe peu, du moins en Amérique. L'histoire du quartier est suffisamment profonde pour avoir généré une vie communautaire intense. De plus ce mode de vie a été élaboré à une époque où les moyens de communication modernes tels l'automobile et le téléphone n'existaient presque pas. Ici au Québec, peu de quartiers sont vraiment comparables. On pourrait sans doute penser à certains quartiers populaires de Montréal et de Québec, toutefois il faudrait pousser les recherches pour être en mesure de vraiment comparer.

En somme, un volume éclairant et inspirant que de nombreux chercheurs et planificateurs urbains devraient lire. La traduction française comble un besoin important.

Normand Leavy
Anthropologue chercheur

Alejandro PORTES et John WALTON : *Labor, Class and the International System*, coll. « Studies in Social Discontinuity », Academic Press, New York, 1981, XI + 230 p., références, index.

L'objectif des auteurs de ce très bon ouvrage de macro-sociologie est d'explorer les rapports entre le procès de travail, la structure de classes et les exigences mondiales de l'accumulation du capital. De prime abord, on pourrait croire qu'on n'arrivera jamais à dire quelque chose d'innovateur sur un pareil sujet, la littérature sur l'impérialisme ayant connu une croissance exponentielle. Walton et Portes en sont bien conscients, qui commencent leur ouvrage non par une critique des théories précédentes mais par le constat d'un cul-de-sac : de Boukharine à Wallerstein, les cadres analytiques sont devenus de plus en plus planétaires, globaux et mondiaux alors que les études empiriques sont restées nationales, voire régionales et micro-locales. D'entrée de jeu, on indique donc qu'il ne faudra pas chercher ici des concepts nouveaux ou des données originales. On vise essentiellement à clarifier la situation (théorique, politique et économique) actuelle par l'établissement de ponts entre théorie et empirie (les auteurs parlent d'établir des modèles, mais je ne crois pas qu'on atteigne ce degré de rigueur). Le fil conducteur en sera donné par une concentration de l'analyse autour des questions de re-production et de circulation de la force de travail aux divers échelons de la hiérarchie des systèmes sociaux : local (banlieue / centre-ville), régional (ville / campagne), inter-régional, international, etc.

Le premier objet de la réflexion sera donc les migrations, considérées en leur contexte structurel, et en leurs conséquences pour les pays exportateurs et pour les systèmes consommateurs de main-d'œuvre. L'étude des micro-structures développées par les migrants – les réseaux personnels et l'économie informelle où ils se mobilisent – permet une ouverture sur le deuxième objet de l'analyse. Parfois appelée « secteur marginal » ou « secteur traditionnel », l'économie informelle est pour Portes et Walton un phénomène étroitement articulé au développement de l'économie capitaliste moderne dans les pays de la périphérie. L'activité économique qui s'y déroule a essentiellement, bien que pas uniquement, comme clientèle la classe ouvrière et les couches prolétarisées des villes du Tiers-Monde. La raison en est simple : offrant biens et services à un moindre prix que les entreprises du « secteur formel », le secteur informel permet aux groupes les moins riches de survivre malgré une exploitation effrénée et une pauvreté toujours présente. De son côté, le capital bénéficie aussi de ce secteur dont la présence permet de réduire les coûts de reproduction de la main-d'œuvre et, par voie de conséquence, le salaire de base. Un effet crucial de l'existence du secteur informel est de modifier considérablement la structure de classes des économies urbaines des pays périphériques. Loin de se borner à une opposition bourgeois / prolétaires elle se compose, selon les auteurs, de 4 classes : « 1. Domestic and foreign capital owners, senior executives and state managers; 2. Salaried professionals and technicals in public and private employment; 3. Clerical and manual wage labor in public enterprises and private industry and services; 4. Casual wage labor, disguised and self-employment in petty production and trade » (p. 103). On imagine aisément la complexité de cette structure si on lui ajoutait le secteur agricole.